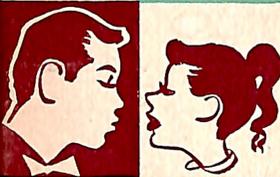


M. 19
12 cts

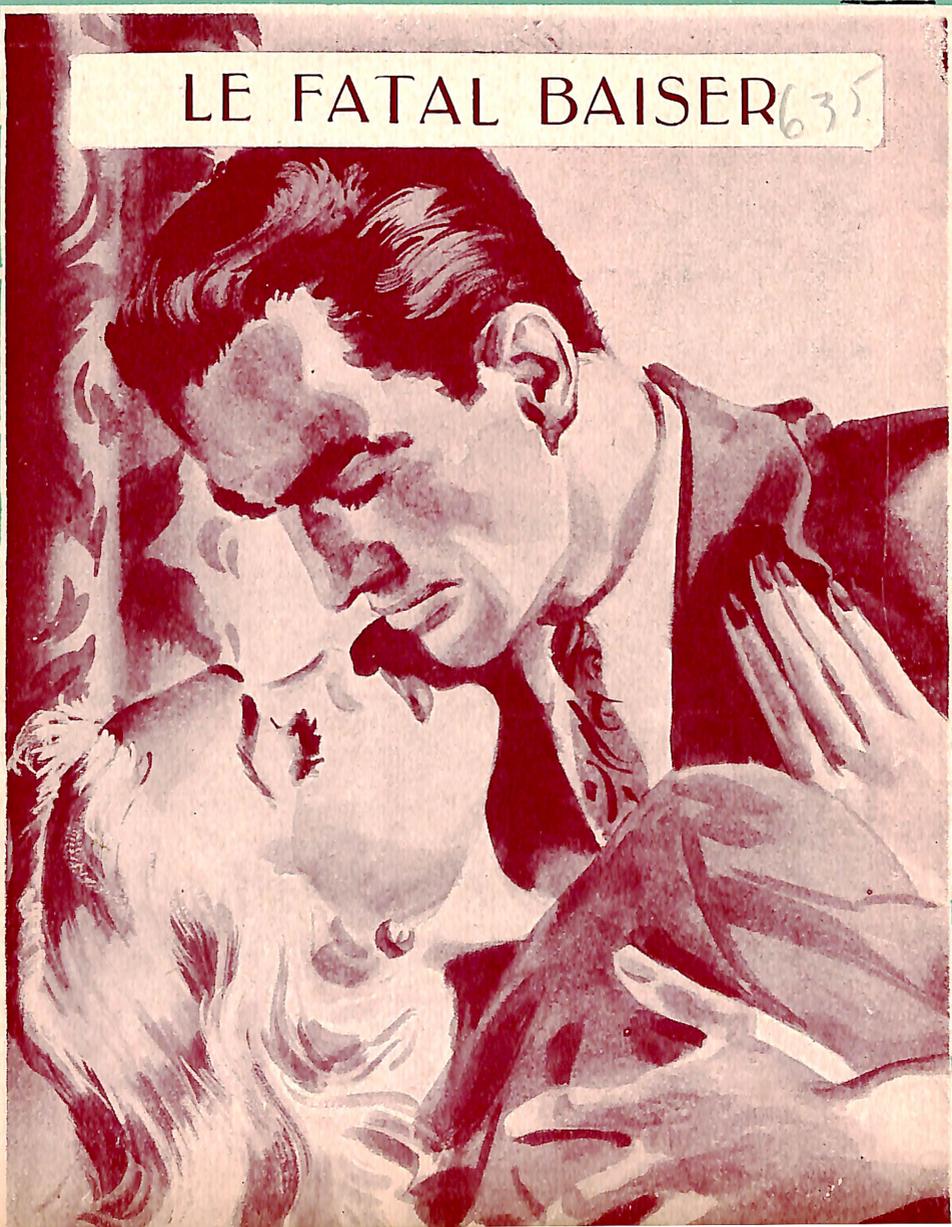


Mon



roman d'amour

LE FATAL BAISER ⁶³⁵



EN VENTE CETTE SEMAINE



Les
plus belles
histoires
d'AMOUR

EN VENTE CETTE SEMAINE

LE FATAL BAISER

Amour M-19

Par PAUL VERCHERES

CHAPITRE I

ADRIENNE

Adrienne Legault, jeune fille qui, cinq ans auparavant, avait coiffé Ste-Catherine, se donnait inconsciemment des airs de femme fatale.

Elle était belle comme la nuit, d'une beauté étrange et attirante comme un péché mortel.

Fille d'un père riche et indulgent, elle avait été élevée dans la soie.

Elle avait toujours fait ses quatre volontés, gâtée qu'elle avait été non seulement par son père, mais par sa mère de même.

La fausse éducation qu'elle avait reçue avait fait d'elle une égoïste à la fois inconsciente et point désagréable du tout. Elle aimait à se faire servir. Et sa grande beauté l'empêchait de se faire rabrouer quand elle ordonnait à ses beaux de faire ci et ça.

Adrienne demeurait à Cacouna, jolie petite place d'eau sise à cinq ou six milles en bas de Rivière-du-Loup, sur la rive du majestueux Saint-Laurent.

Au moment où commence ce récit, elle était à déambuler sur la rue principale du village, se dirigeait vers la demeure de son amie intime, Lucienne Cadieux.

En entrant chez Lucienne, elle embrassa celle-ci affectueusement.

C'était de la part d'Adrienne un geste très rare, car elle conservait généralement ses baisers pour ses amoureux.

— Toi, lui dit Lucienne, tu as besoin de quelque chose?

Son interlocutrice éclata de rire.

Puis elle avoua:

— Oui, tu as deviné, ma vieille.

Lucienne pointa du doigt un paquet que son amie portait sous son bras et dit:

— Je suppose que tu as besoin de moi à propos de ce paquet: qu'y a-t-il dedans?

— Une robe.

Adrienne expliqua:

— Mademoiselle Falardeau, notre couturière de luxe, a trop d'ouvrage dans le moment pour faire les réparations nécessaires à ma robe...

— Elle ne te fait pas bien?

— Non, elle est un peu trop grande.

— Alors...?

— Alors tu serais bien fine, Lucienne, si tu voulais sortir ton moulin à coudre et mettre ce vêtement à ma taille.

— Tu n'as pas peur que je gâte ta robe?

— Voyons, voyons, Lucienne, pas de fausse humilité! Tu es aussi bonne sinon meilleure que Mlle Falardeau, dans la couture.

Lucienne Cadieux éclata de rire:

— Tu es fine mouche comme d'habitude, Adrienne.

— Fine mouche, comment ça?

— Bien, tu sais faire des compliments flatteurs pour t'attirer des services. Pauvre petite enfant gâtée!

— Hélas, se moqua Adrienne, je ne suis qu'une pauvre fille riche.

Adrienne et Lucienne étaient de très vieilles amies.

Nées à vingt-quatre heures d'intervalle dans le petit village de Cacouna, elles se connaissaient depuis leur plus tendre enfance et avaient toujours été amies, oui grandes amies, amies de coeur.

Lucienne s'accommodait facilement des ordres saugrenus qu'Adrienne lui donnait à tout bout de champ car elle avait un charmant caractère, le caractère soumis et agréable.

Les deux jeunes filles avaient été à la petite école ensemble.

Elles avaient été au même couvent et avaient terminé, toujours ensemble, leurs études chez les Dames Ursulines dans la ville de Québec.

Jamais une ombre n'avait effleuré leur amitié mutuelle.

Elles s'entendaient à merveille parce qu'Adrienne demandait tout et que Lucienne le lui donnait sans rien lui demander elle-même.

Soudain, la sonnerie de la porte de la maison retentit.

— Qui est-ce que ça peut être? se demanda Lucienne.

— Ouvre, grande sotte, tu verras bien.

Elle se rendit à la porte pendant qu'Adrienne demeurait, elle, au salon.

Elle entendit Lucienne s'écrier:

— Mais, si ce n'est pas Sylvio, Sylvio Trudel, mon cousin! Ça, c'est ce que j'appelle de la belle visite.

Bientôt le jeune homme et la jeune fille entrèrent dans le salon. Sylvio Trudel regarda Adrienne Legault et fut, comme tant d'autres avant lui, frappé par la foudre amoureuse.

La beauté fatale d'Adrienne faisait comme d'habitude ses ravages sur la gent masculine.

Il ne put s'empêcher de s'écrier:

— Je ne savais pas, Lucienne, que tu avais une telle perle dans ta maison! Car je serais venu te voir bien avant cela.

La cousine de Sylvio observa alors:

— C'est une perle, j'en conviens, mais cette perle ne peut pas t'appartenir.

— Ah, mademoiselle est engagée?

— Oui.

Adrienne Legault protesta:

— Mais voyons, voyons. On dirait que tu me prends pour une bête à cornes de l'Ouest, Lucienne. Je ne porte pas encore, tu sais, la marque indélébile de Wilfrid Lebel, car je ne suis pas encore mariée avec lui.

D'un ton léger et moqueur, Lucienne répliqua:

— Non, mais tu as promis ta main à Wilfrid, par exemple.

Du même ton léger, Sylvio Trudel dit:

— Mademoiselle Adrienne a promis sa main à Wilfrid Lebel, mais elle en a une autre main qu'elle n'a pas promise.

Spontanément, Adrienne lui présenta cette main que Wilfrid s'empressa de baiser avec une piété exagérée.

Adrienne se tourna vers son amie intime et lui demanda:

— Comment se fait-il que tu ne m'aies jamais parlé de ton joli cousin? demanda-t-elle.

— Parce que je ne voulais pas que tu le rendes malheureux, dit moqueusement Lucienne.

S'adressant alors au jeune homme, la jeune fille fatale demanda:

— D'où sortez-vous, que je puisse ignorer votre existence?

— Je pratique le métier d'architecte à Montréal.

Adrienne rêva:

— Oh, l'architecture, quelle magnifique profession! J'ai étudié au couvent l'architecture grecque.

Wilfrid se mit à déclamer:

— Oh, le Parthénon d'Athènes, l'époque glorieuse du style architectural le plus pur que la terre ait jamais vu!

Lucienne se boucha les oreilles et dit:

— Pour moi, le plus beau style architectural que je connaisse, c'est celui qui a présidé à la confection des maisons de Cacouna.

— Ah, toi, s'écria Adrienne, en souriant, tu seras toujours pompier.

— Où est le feu?

Wilfrid s'écria à son tour:

— Vous demandez où est le feu? Eh bien, le feu est dans mon coeur.

Adrienne fit une moue coquette, et demanda:

— Est-ce moi l'allumette?

— Oui, et ce qu'il y a de plus, vous le savez, mademoiselle Adrienne.

Il demanda:

— Vous êtes libre, ce soir?

Ce ne fut pas Adrienne qui répondit, ce fut Lucienne.

Elle dit:

— Non, elle est engagée ce soir, et tous les soirs et tous les

jours de sa vie avec son futur mari.

Un éclair de colère brilla dans le regard d'Adrienne:

- Toi, Lucienne, tu ferais bien mieux de te mêler de tes affaires.

Lucienne haussa les épaules et murmura:

- Oh, tu sais, tu peux ajouter un autre scalp à tes trophées, moi, ça ne me fait rien. Si le papillon, qui s'appelle Sylvio Trudel, veut se faire brûler les ailes par ton globe électrique d'amour, c'est son affaire, mais il ne dira pas qu'il n'aura pas été averti.

Sylvio déclara avec une pointe de sarcasme:

- Pour deux amies intimes, vous êtes en train de vous déchiqueter un peu trop pour mon goût.

Adrienne remarqua:

- Pour éviter, Lucienne, la première chicane menaçante entre nous, je vais te quitter.

Elle se leva et alla pour prendre sa sacoche sur une console dans un des angles du salon; alors elle vit quelque chose qui la fit pâlir.

- Qu'était-ce?

Elle venait de remarquer une lettre de l'écriture de Wilfrid Lebel, son fiancé, lettre qui reposait sur la console en-dessous de sa sacoche.

Subrepticement, elle subtilisa la lettre sans être vue de Lucienne et elle plaça la missive dans sa sacoche.

Puis elle se retourna et, adressant la parole à Sylvio Trudel, lui demanda:

- Vous m'accompagnez, mon grand ami?

Comme mu par un ressort, le jeune architecte se leva et dit:

- Mais certainement, et vous ne sauriez croire comme je suis heureux de votre invitation, mademoiselle Adrienne.

Lucienne murmura à son cousin:

- That's your funeral!

Ils sortirent tous deux.

Indiquant du doigt la superbe voiture-automobile qui était en stationnement à la porte, Adrienne dit:

- C'est à vous ce "bazou"!

- Ce "bazou"? Mademoiselle Adrienne, voyons, ayez un peu de respect pour mon Packard.

- Oh, minauda Adrienne, laissez-moi l'essayer, votre superbe auto.

- Vous savez conduire?

- Oui.

- Vous avez votre licence?

- Mais oui, voyons.

- Alors advienne que pourra, conduisez.

En pleine rue et sous le nez du chef de police, contrairement à tous les règlements les plus élémentaires de la circulation, Adrienne démarra.

La voiture pointait le nez en direction de l'Île Verte.

Elle lui fit faire un tour complet sur elle-même pour la placer en direction de Rivière-du-Loup.

Le chef de police la regarda sévèrement mais elle le gagna à elle de son plus beau sourire.

Il lui fit signe que c'était correct, qu'elle pouvait continuer sa route.

- Vous semblez, dit-il, avoir une étrange influence sur la police?

- Pas rien que sur la police, Sylvio.

- Puisque vous m'appelez Sylvio, je me permettrai de vous appeler Adrienne.

- Oui, car j'adore l'intimité avec les jeunes gens de mon goût.

Il questionna de nouveau:

- Où me menez-vous?

Elle rêva:

- Il y a, dit-elle, deux cabarets chics à Rivière-du-Loup.

Après une pause, elle ajouta:

- Je disais donc qu'il y a deux cabarets à Rivière-du-Loup, le cabaret de la Louve et le cabaret du Louveteau.

- Rivière-du-Loup, la Louve et le Louveteau, ça va bien ensemble, ça.

- Lequel choisissez-vous? demanda Adrienne.

- Va pour la Louve.

A ce moment, Adrienne se rappela qu'elle avait dans sa sacoche une lettre qui la rendait jalouse.

Comment se faisait-il qu'elle était jalouse de Wilfrid Lebel alors qu'elle était en train de le duper avec Sylvio? Aimait-elle les deux hommes en même temps, comme dans le fameux roman de Paul Bourget "Deux coeurs"? Elle tenta de s'étudier elle-même.

Puis elle pensa:

"Je les aime tous les deux, ma foi. Mais l'amour que j'éprouve pour Wilfrid Lebel semble s'en aller en direction de l'oubli, tandis que l'amour naissant que j'ai pour Sylvio me paraît destiné à s'accroître."

Le soir tombait.

L'auto tourna à gauche à La Pointe.

Bientôt Adrienne et Sylvio virent l'enseigne Néon qui rougissait et verdissait, annonçant le cabaret la Louve.

La jeune fille freina et fit stopper le Packard en face du cabaret.

Le portier, qui se tenait au garde-à-vous, accourut et ouvrit la portière de la voiture.

Respectueusement, il dit à Adrienne:

- Bonsoir, mademoiselle.

- Merci, Tancrède; y a-t-il beaucoup de monde?

- Non, car la soirée est encore jeune.

Elle entra, suivie de Sylvio.

Adrienne paraissait fort favorablement connue dans l'établissement, car dès qu'il la vit, le majordome s'empressa auprès d'elle.

Adrienne dit:

- Je veux la meilleure table, Emile, comme d'habitude.

Emile lui répondit:

- Comme d'habitude, mademoiselle, vous l'aurez.

Il installa les deux jeunes gens à une table qui était à la fois près de l'orchestre et près du plancher de danse bien astiqué et reluisant comme un miroir.

Sylvio se dirigea vers le chef d'orchestre, lui plaça un généreux billet de banque dans la paume de la main et lui demanda :

— Joueriez-vous "My Wild Irish Rose" ?

— Certainement, monsieur.

Bientôt les premiers accords de la célèbre et langoureuse valse irlandaise se firent entendre.

Sylvio tendit la main.

Adrienne la prit.

Ils se mirent à danser.

Quand il sentit contre lui les formes d'Adrienne, il se passa en son cœur quelque chose d'étrange, de subtil, de charmant et de dangereux à la fois.

L'orchestre jouait "My Wild Irish Rose" avec une lenteur voluptueuse qui ajoutait aux sensations de Sylvio.

Quand les derniers accords de la musique se furent éteints, le jeune homme et la jeune fille se regardèrent.

Puis comme gênés, ils se libérèrent l'un de l'autre et allèrent s'asseoir à leur table.

Soudain Adrienne pensa à la lettre qui fa brûlait, qui la rendait affreusement jalouse.

Mais sa jalousie était-elle justifiée par les faits ?

Wilfrid Lebel entretenait-il une affaire de cœur secrète avec Lucienne Cadieux ?

Ça allait être facile pour elle de le savoir.

En effet, elle n'avait qu'à déchirer l'enveloppe et à en sortir la lettre. Peut-être la lettre fatale pour elle-même...

Sylvio Trudel s'aperçut de quelque chose.

Il demanda :

— Qu'avez-vous donc, Adrienne ? Vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette ?

Alors la jeune fille fatale décida de se soulager en faisant partager son secret à son nouvel ami.

Elle lui dit :

— Je soupçonne Lucienne...

— Vous soupçonnez Lucienne, mais de quoi ?

— Je la soupçonne de m'être infidèle avec Wilfrid Lebel, mon fiancé.

— Et puis après ?

— Après, que voulez-vous dire ?

— Si vos soupçons sont justes, nous sommes en train de rendre à Lucienne et à Wilfrid la monnaie de leur change.

— C'est pourtant vrai, avoua Adrienne.

Son compagnon reprit :

— Mais avez-vous des preuves ?

— Je ne sais pas.

Tout de suite, elle ajouta :

— J'ai dans ma sacoche une lettre qui a été écrite par Wilfrid Lebel à Lucienne Cadieux.

— Ah ! et cette lettre vous ne l'avez pas lue ?

— Non, je ne l'ai pas encore décachetée. Permettez-vous que je la décachette et que je la lise devant vous ? Je sais que ce n'est pas très poli mais j'ai tellement envie de savoir...

Si Adrienne Legault était une grande égoïste, elle avait cependant la vertu de franchise.

Que l'occasion fût bonne ou mauvaise, que la vérité fût agréable ou désagréable, Adrienne parlait franchement malgré tout.

Sylvio lui demanda à brûle-pourpoint :

— M'aimez-vous, Adrienne ?

Elle répondit brusquement :

— Oui, et vous le savez.

— Alors, si vous m'aimez, vous pouvez me faire une faveur ?

— Une faveur, quoi donc ?

— Celle de ne pas ouvrir cette lettre.

— Vous voulez que je demeure dans l'ignorance de la fidélité ou de l'infidélité de Wilfrid et de Lucienne à mon égard ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je suis un peu jaloux de l'intérêt que vous portez à cette lettre. D'ailleurs si vous n'aimez plus Wilfrid Lebel, que vous importe s'il en aime une autre, lui ?

— C'est que si je vous aime, je ne suis pas sûre de ne plus aimer Wilfrid.

— Tiens, tiens, fit Sylvio, moqueur, vous avez un cœur à deux compartiments ?

La jeune fille dit alors :

— Ne raillez pas, voulez-vous, ça me fait mal. J'ai beau faire un examen de conscience, je ne puis arriver à une autre conclusion que celle-ci : Je vous aime, peut-être aussi Wilfrid Lebel.

— Ah, les femmes ! Ce qu'elles peuvent être contradictoires parfois !

— Alors, vous permettez, mon grand ami, que je l'ouvre cette lettre ?

— Non, remettez-la-moi.

— Vous la remettez ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ainsi vous me donnerez la première preuve de votre amour.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, Adrienne, ou vous m'aimez ou vous ne m'aimez pas. Dans le premier cas, vous me remettez cette lettre ; dans le second, vous la gardez et vous la lisez.

La jeune fille hésita puis elle dit :

— Je vais vous donner cette lettre. Nous allons passer la nuit ensemble. Si demain matin, mon amour a augmenté pour vous, vous déchirez la lettre devant moi. Et si mon amour a diminué, vous me la remettez et je la lirai.

- A quelle heure demain matin ferons-nous cela?
- Disons à quatre heures exactement.
- Entendu.

CHAPITRE II

LE BAISER DE MINUIT

Les deux amoureux passèrent la veillée au cabaret de la Louve, ils dansèrent presque toutes les danses.

Soudain Sylvio consulta sa montre-bracelet à son poignet et dit:

— Minuit moins trois minutes. Voulez-vous, nous allons faire quelque chose?

— Quoi?

— C'est mon secret.

Il se dirigea alors vers le chef d'orchestre et lui demanda:

— A minuit exactement, voulez-vous jouer encore "My Wild Irish Rose" et éteindre les lumières pendant une minute ou deux?

En même temps, il lui remettait dans la main un généreux billet de banque comme il avait fait au début de la soirée.

— Entendu, dit le chef d'orchestre.

A minuit exactement, l'orchestre commença à jouer le morceau demandé.

— Oh! s'écria Adrienne, nous allons danser cette valse langoureuse, n'est-ce pas, mon grand ami?

Il répondit en se levant et en l'enlaçant pour la faire évoluer avec une délicieuse lenteur sur le plancher astiqué et coulant comme une patinoire.

Soudain les lumières s'éteignirent.

Sylvio approcha dans l'ombre ses lèvres de celles d'Adrienne.

Leurs deux bouches se prirent et se rivèrent l'une à l'autre.

Le Baiser de Minuit...

Amour, adoration, extase.

Brusquement ils s'éloignèrent l'une de l'autre, pâmes, quand les lumières se refirent.

Sous les regards amusés des spectateurs, ils allaient réintégrer leurs places, gênés et rougissants.

Sylvio demanda:

— Vous m'aimez?

— Oh! oui.

— Plus que tout à l'heure?

— Oui.

— Moins que bientôt?

— Ne faites donc pas le fou, Sylvio. Je n'aime pas l'amour en public, ou du moins ses manifestations externes.

— Alors, sortons.

— Je sens une étrange lassitude m'envahir, voulez-vous conduire la voiture vous-même?

— J'allais vous l'offrir, mais où allons-nous?

— N'importe où en rase campagne.

Ils retournèrent vers Cacouna pour stopper à environ un mille du village dans un petit bois qui semblait avoir été placé providentiellement là pour leur usage.

Sylvio lui dit alors:

— Nous sommes seuls et je t'aime.

Elle lui rendit son premier tutoiement:

— Et moi, je t'adore, mon Sylvio chéri.

De nouveau, ils s'embrassèrent pour se laisser plusieurs instants plus tard, pantelants.

Soudain, une voix rude sortit de la nuit.

C'était un agent de la circulation provinciale qui s'était approché d'eux sans qu'ils s'en aperçoivent.

L'agent leur dit:

— Ne savez-vous pas qu'il est défendu de faire l'amour ici?

Adrienne regarda le policier de la route et lui dit:

— Voyons, Etienne, tu ne me reconnais pas?

Le "spotteur" qui s'appelait Etienne s'écria:

— Oh, c'est mademoiselle Legault, pardon, mademoiselle. Vous pouvez continuer vos effusions amoureuses sous la protection de la "loâ".

Mais ces pseudo-effusions, la "loâ" venait automatiquement de les faire tarir.

Sylvio dit:

— Allons-nous-en d'ici.

Quand ils eurent repris la route qui conduisait à Cacouna, le jeune architecte demanda:

— Où allons-nous, maintenant?

— Chez moi.

— Ne me dites pas que nous allons nous quitter avant quatre heures du matin, tel qu'entendu.

— Non, non, vous entrerez avec moi.

Elle expliqua:

— Mon père et ma mère sont à Métis Beach et je suis seule à la maison avec une vieille servante.

Elle ajouta avec une pointe de moquerie:

— Lamberte...

— Lamberte?

— Oui, Lamberte, c'est notre vieille servante. Elle est extrêmement scrupuleuse et elle saura bien me conserver ma vertu envers et contre vous.

CHAPITRE III

WILFRID LABEL

Les phares de l'auto fouillaient la nuit devant la voiture qui traversait le village de Saint-Nicolas.

D'autres phares apparurent en direction contraire.

Assis au volant de son auto, Wilfrid Label diminua l'intensité de ses lumières.

Puis comme l'autre automobiliste ne l'imitait pas, il s'écria:

— Torrieu de torrieu, c'est comme ça que les accidents arrivent.

Il frôla le fossé pour éviter l'autre automobiliste qui s'en venait en zigzaguant, frôlant presque la voiture de Label dont le coeur faillit manquer.

— Damnation! Pourquoi aussi ai-je décidé de me rendre à Cacouna en pleine nuit?

Il pensait...

Réfléchissait...

Quelle sorte d'amour éprouvait-il pour Adrienne Legault?

Était-ce un amour strictement physique causé par la beauté étrange et fatale d'Adrienne? Il s'arrêta sur cette pensée, la scruta longuement, l'analysa comme les enfants analysent grammaticalement et logiquement dans leurs devoirs scolaires.

Puis il murmura:

— Je crois que cet amour est strictement païen.

Non, ce n'était pas de l'amour catholique. De l'amour dans lequel on mettait son âme et son coeur.

Le sentiment qu'il entretenait à l'égard d'Adrienne Legault était, il faut bien se l'avouer, une sensation corporelle et charnelle exclusivement.

Comme on dit dans la chanson, il avait Adrienne Legault dans la peau.

Mais un mariage bâti sur un tel amour ne pouvait que finir par le naufrage du bonheur conjugal.

Le visage d'une beauté sombre et les formes mystérieuses d'Adrienne Legault apparurent à la surface de son esprit. Pendant longtemps, il se plongea dans ce spectacle à la fois ravissant et dangereux, puis il s'écria, comme il passait en vue du Pont de Québec:

— Non, non, il ne faut pas que je marie Adrienne, car je serais très malheureux.

Qui sait, ce genre d'amour pouvait le conduire jusqu'au suicide.

Se parlant à lui-même, il poursuivit:

— Il faut que j'extirpe cette mauvaise herbe de mon coeur.

Oui, il le fallait absolument.

Ce n'était pas la première fois qu'une telle aventure amoureuse lui arrivait, il se remémorait...

Wilfrid Label était un journaliste de carrière.

Comme reporter, c'était un as.

Il avait étudié le reportage et le journalisme sous la direction du légendaire Edmond Chassé au journal L'Événement de Québec.

De L'Événement, il était passé au Soleil.

Du Soleil, il était passé à La Presse, puis à La Patrie.

Un jour, après le notoire procès de l'abbé Delorme pendant lequel il avait trop travaillé, il fut la victime d'un effondrement nerveux.

Il décida donc alors d'aller se reposer en Floride.

Quand il revint à la santé, il était à Miami.

Wilfrid était un reporter d'un bilinguisme parfait.

Il écrivait l'anglais aussi bien que le français.

Comme ses finances étaient épuisées ou pratiquement, il s'engagea au "Miami Herald" comme reporter.

C'est là qu'il fit le reportage le plus sensationnel de sa vie et qu'il tomba en même temps en amour.

Le "Miami Herald" était un journal publié sur papier de luxe et se vendait à 25cts la copie.

Wilfrid Label "faisait" la grève pour son journal.

On connaît le journalisme jaune américain.

Ce genre de journalisme n'est pas très propre.

Wilfrid écrivait les amours coupables des "big-shots" des deux sexes.

Artistes dramatiques de la scène et de la radio, richards et millionnaires voyaient leurs liaisons secrètes décrites par Label dans le "Miami Herald".

Un jour, le grand patron le fit demander dans son bureau.

Il lui dit:

— Vous avez entendu parler de Smithson?

— Le multimillionnaire de New-York?

Le boss expliqua:

— Smithson vient de s'enfuir avec une petite danseuse qui n'a pas encore 16 ans.

— Mais c'est abominable, s'écria Label, car Smithson a 65 ans bien comptés.

Le reporter questionna:

— Quel est le nom de cette danseuse?

— Bettina. Eh bien, mon jeune ami, Bettina et Smithson se dirigent actuellement vers l'île de Cuba et la Havane, la capitale de ce pays.

— Alors? fit le journaliste...

— Alors vous allez partir à bord de mon yacht avec Barry, mon fils, Suivez Smithson et sa jeune compagne. J'attends de vous un reportage sensationnel. Allez...

À un des quais de luxe qui s'avancent dans la mer Atlantique à Miami, était amarré le superbe Yacht océanique du patron du "Miami Herald".

Barry attendait le reporter sur le pont du navire.

Quand il le vit, il lui dit:

— Il n'y a pas une minute à perdre si nous voulons rejoindre Smithson et la petite danseuse:

Il ordonna alors l'appareillage immédiat du navire.

L'équipage était composé de six hommes.

Quelques minutes plus tard, le yacht glissait en direction de la haute mer.

Wilfrid et Barry se mirent à causer.

Soudain le journaliste dit:

— J'ai soif.

Barry demanda:

— Avez-vous déjà bu de l'absinthe suisse?

— Non, mais il paraît que le "feeling" que cette absinthe procure est épatant.

— Oui, il provoque des sensations identiques à celles de l'opium.

Wilfrid questionna:

— Vous avez de cette absinthe à bord du yacht?

— Non, mais il y a un moyen d'en acheter par exemple.

— En acheter, en plein océan?

— Mais oui. Nous sommes actuellement en eaux internationales.

Voyez là-bas la légère embarcation qui semble s'en aller à la dérive.

— Qu'a-t-elle de particulier, cette embarcation?

— Les occupants de ce petit navire sont des bootleggers.

— On ne les arrête pas?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils sont en dehors des limites des Etats-Unis.

Barry s'approcha de la sirène et lui fit sonner trois petits coups secs.

C'était le signal habituel.

La petite embarcation des bootleggers s'approcha rapidement du yacht, et l'aborda.

Barry commanda:

— Une caisse d'absinthe suisse.

— 60 tunces, dit le capitaine.

— Les voici.

Bientôt un matelot sortit de la carlingue de la petite embarcation portant la caisse d'absinthe qu'il plaça sur le pont du yacht.

— Maintenant, nous allons prendre une petite brosse, dit Barry.

Wilfrid éclata de rire et dit:

— Je seconde la motion, et comment donc!

x x x

Quand ils arrivèrent à la Havane, le journaliste et le fils du propriétaire du "Miami Herald" louèrent, à l'hôtel Biltmore, une chambre à lits jumeaux.

Alors ils se couchèrent tous les deux.

Ils étaient dans un état d'ivresse avancé.

Quand il s'éveilla, le reporter regarda autour de lui, complètement perdu.

Puis il se leva et alla secouer Barry qui dormait encore.

Quand le fils du patron ouvrit les yeux, Wilfrid Lebel lui demanda:

— Quelle heure est-il?

Barry leva les bras au ciel et dit:

— Tu me demandes l'heure, ne pourrais-tu pas me demander la date où nous en sommes rendus?

— Mais ne sommes-nous pas au lendemain de la veille?

— Ecoute, mon ami, dit Barry, il y a quinze jours que nous sommes à cet hôtel. Quinze jours que tu as perdu complètement la raison. Quinze jours que tu bois comme un trou et que tu as perdu le nord...

— J'ai perdu le nord, moi; comment ça?

— Comment ça? Elle est bonne celle-là. Mais es-tu réellement revenu à ton état normal?

— L'aurais-je par hasard abandonné cet état normal?

— Oui, un journaliste en mission qui ne pense qu'à boire et qui oublie complètement qu'il doit suivre Smithson et Bettina est pour le moins dans un état anormal.

Barry reprit après un court silence pendant lequel Wilfrid Lebel ne cessait de le regarder avec une étrange fixité:

— Tu sembles souffrir d'amnésie temporaire, mon pauvre vieux. Tu te contentais de boire avec moi et de danser avec les filles sans penser à ta mission.

— Mais pourquoi ne m'en as-tu pas fait la remarque?

— T'en faire la remarque, je n'ai fait que ça pendant les quinze jours. Quand je te parlais de ta mission, tu te contentais de hausser les épaules et de dire:

— "Prendre un verre de bière, mon minou, prendre un verre d'absinthe right through."

Wilfrid demanda alors:

— Tu sais où se trouvent Smithson et Bettina?

— Mais non. Voyons, je ne suis pas un reporter, moi.

— Et moi, s'écria le journaliste, me le voilà redevenu reporter. Attends, ce ne sera pas long. Je vais localiser le vieux saligaud et la jeune ambitieuse.

Il descendit au bureau d'affaires de l'hôtel et adressa la parole à la téléphoniste.

— Mademoiselle?

— Monsieur?

— Je suis reporter et je voudrais localiser le multimillionnaire Smithson qui est actuellement quelque part sur l'île de Cuba.

Elle dit:

— Ça va être difficile.

Wilfrid plongea la main dans son gousset et en sortit un billet de cinquante piastres.

Comme elle le prenait, la téléphoniste dit en souriant:

— Avec ça, ça ne sera pas difficile, ça va être très facile.

Elle se mit à appeler ici et là, questionnant.

Wilfrid Lebel alla s'asseoir dans le lobby en vue du tableau téléphonique.

Sept ou huit minutes plus tard, la téléphoniste le héla:

- Hey, monsieur?
D'un bond, il fut debout:
- Qu'est-ce qu'il y a?
- Il y a que votre Smithson et votre Bettina sont à une trentaine de milles d'ici, à l'hôtellerie Martinez.
Wilfrid Lebel remonta à sa chambre et dit à Barry:
- Viens.
- Tu ne me dis pas que tu as déjà retracé Smithson et Bettina?
- Oui, c'est en plein ce que je te dis.
Barry s'écria avec une admiration dans son intonation vocale:
- Tu es un as!
- Viens, répéta l'as-reporter.
Comme ils sortaient de l'hôtel Biltmore, Wilfrid héla un taxi. Les deux jeunes gens y montèrent.
- Chauffeur? fit Lebel.
- Oui, monsieur?
- Connaissez-vous un bon photographe?
- Oui.
- Conduisez-nous à son studio.
Quelques minutes plus tard, le photographe embarquait dans le taxi.
Wilfrid Lebel demanda au chauffeur:
- Vous connaissez l'hôtel Martinez?
- Mais oui. C'est là que vous voulez aller?
- Oui.
Cahin-caha, sur une route raboteuse et mal entretenue, le taxi pétarada vers l'hôtel Martinez qu'il atteignit plus d'une heure plus tard.
Lebel ordonna au chauffeur:
- Attendez-nous ici.
- O.K.
Alors, accompagné de Barry et du photographe, il entra dans l'hôtellerie.
Un commis était au comptoir du registre.
Le reporter lui demanda:
- Vite, le numéro de chambre de monsieur Smithson.
Pris par surprise, le commis le lui donna.
Alors, toujours suivi du photographe et de Barry, Wilfrid Lebel monta en direction de la chambre du vieux multimillionnaire macraud.
Laporte de la chambre était entr'ouverte.
Ce qui se passait à l'intérieur inquiéta le reporter qui fit un signe à ses deux compagnons d'observer le silence le plus complet.
Bettina disait:
- Vieillard horrible! Quand vous m'avez cueillie, vous m'avez promis le mariage, et maintenant que vous m'avez flétrie, vous refusez de me marier; eh bien, ça ne se passera pas comme ça.
A pas rapides, elle se dirigea vers une console dans un coin de la pièce.
Elle ouvrit le seul et unique tiroir de la console et en sortit un revolver qu'elle pointa en direction de Smithson.

Celui-ci, très pâle et très lâche, s'écria, alarmé:
- Non, non, ne tire pas, Bettina, ne tire pas, je t'en prie, je vais te marier.
A ce moment, Wilfrid vit le doigt de Bettina qui blanchissait sur la gâchette du revolver.
Il s'élança et évita de justesse la mort de Smithson.
En effet, au moment où Bettina tirait, Lebel lui frappa le bras en le relevant de telle sorte que la balle destinée au vieux macraud de multimillionnaire alla se loger dans le plafond de la chambre.
Le reporter dit à Bettina:
- Vous me devez une reconnaissance éternelle, mademoiselle. Car je viens de vous éviter l'échafaud.
- Merci, dit Smithson.
Après quelques instants de réflexion, Lebel, qui avait enlevé le revolver à Bettina et qui le tenait dans sa main, pointé en direction des fuyards, ordonna:
- Suivez-moi.
- Pourquoi vous obéirons-nous? demanda Smithson.
- Parce que: premièrement, cela vaut mieux pour votre santé et votre liberté, et, deuxièmement, à cause du revolver que je tiens dans ma main.
- Très bien.
- Vous m'obéirez à la lettre?
- Oui, car la vue de votre revolver, monsieur, me rend très respectueux pour vous.
Barry entra alors dans la conversation.
Il dit:
- Et la vue des barreaux de la prison qui vous attendrait si vous ne nous écoutiez pas vous est très salutaire, n'est-ce pas monsieur le millionnaire?
- Oui, je l'avoue.
S'adressant au photographe, Wilfrid Lebel dit:
- Posez Smithson d'abord, ensuite vous poserez Bettina.
Quand ceci fut fait, le reporter ordonna:
- Je sais que vous n'avez aucune envie de vous embrasser, Bettina et Smithson, mais vous allez le faire pour le bénéfice du photographe et du "Miami Herald".
Après cette pose, Lebel fit sortir Smithson et Bettina au dehors; le photographe prit trois ou quatre autres poses du vieux et de la jeune fille dans les jardins qui entouraient l'hôtellerie; ils furent ensuite photographiés à cheval. Enfin lorsque Lebel jugea qu'il avait assez de portraits, il fit monter le photographe, Barry, Smithson et Bettina dans le taxi et dit au chauffeur:
- Au quai numéro 17 à la Havane.
C'était au quai 17 que le yacht du père de Barry était amarré.
Bettina et Smithson ne protestèrent point quand Lebel ordonna d'embarquer.

x x x

Le lendemain, le reporter et son compagnon, Barry, faisaient

une entrée triomphale dans le bureau particulier du patron du journal avec en remorques Bettina et Smithson.

Quand Wilfrid eut relaté au grand boss son reportage sensationnel, celui-ci s'écria:

— C'est tout simplement merveilleux. \$10.00 par semaine d'augmentation de salaire, mon jeune.

Ceci se passait au mois de mars.

Avril, cette année-là, fut plus chaud que d'habitude en Floride.

En mai, la chaleur était suffocante; en juin, elle devint littéralement insupportable et les maringouins géants et milliardaires arrachaient pratiquement le morceau de chair des gens de Miami.

Enfin, le premier juillet, l'as-reporter en eut assez de ce climat estival diabolique; il partit pour Montréal.

x x x

La voiture, conduite par Wilfrid Lebel, venait de traverser la ville de St-Romuald et se dirigeait vers celle de Lévis.

Puis ensuite ce fut Lauzon et puis Beaumont et puis St-Michel de Bellechasse...

Quand donc avait-il revu Bettina?

Oh oui, il se le rappelait maintenant.

C'était à la foire internationale de New-York.

Bettina avait alors vingt ans et était belle comme le jour.

Elle dansait dans un théâtre sis sur le terrain de l'exposition universelle.

La reconnaissant par son portrait à la porte de ce théâtre, il se rendit dans sa loge.

Tout de suite, ce fut le coup fatal.

Le coup de foudre.

Pour Bettina comme pour Wilfrid.

Cependant, elle mit une condition à la réalisation de leur amour mutuel.

— Wilfrid, dit-elle, je t'accorde trois mois de ma vie; il faut que tu me promettes qu'à l'expiration de ces trois mois, tu ne chercheras point à me voir et que tu m'oublieras.

Le jeune reporter répondit:

— Je te promets de ne pas te revoir, mais je serais un menteur et un faussaire si je te promettais de t'oublier, ma Bettina chérie.

Au cours de ces trois mois d'amour extatique, Wilfrid emmena Bettina dans la province de Québec; ils firent le tour de la Gaspésie, pêchèrent le saumon dans la rivière Restigouche, puis revinrent à Québec par la Vallée de la Matapédia, vallée éternellement verdoyante.

Rendus à Québec, ils prirent la route de Charlesbourg, dépassèrent Stoneham, puis allèrent agacer la truite dans le Parc National des Laurentides; après quoi, ils firent le pittoresque tour du Lac Saint-Jean.

Comme les trois mois allaient mourir, ils se trouvaient au Lac Placide, dans le paysage enchanteur des Montagnes Blanches.

Wilfrid dut s'arracher littéralement le coeur pour consentir à la laisser chez elle à New-York et à revenir dans son patelin.

x x x

Pauvre Wilfrid, ce que cet amour, qui lui avait procuré des sensations célestes, lui fournit par la suite des souffrances, non seulement cruelles, mais véritablement diaboliques!

Oui, il avait eu Bettina dans la peau pendant des mois et des mois après son départ de New-York.

Il compara son amour passé pour Bettina à son amour actuel pour Adrienne Legault, puis il dit:

— Je n'aurais pas été heureux avec Bettina car, moi, je suis un homme à une seule femme, tandis que la danseuse était une femme à plusieurs hommes. C'était ce qu'on appelle une "femme à un homme à la fois".

Il regarda la route devant lui et se demanda où il était rendu. Bientôt, il le sut, car une indication sur l'accotement de la voie publique lui annonça qu'il entraît dans Ste-Anne de la Pocatière.

Soudain, il tressaillit.

Où allait-il?

Il se remémora la lettre épaisse et lourde qu'il avait envoyée à Lucienne Cadieux, l'amie d'Adrienne.

Pourquoi avait-il fait cela?

Ce geste n'était-il pas la répétition de celui de Jules César quand il brûla derrière lui le pont qu'il avait établi sur la rivière Rubicon?

Oui, comme dans le cas de Jules César, cette lettre était pour lui "l'alea jacta est".

Oui, le dé en était jeté.

Il pesa davantage sur l'accélérateur et dit:

— Je viens de brûler mes ponts derrière moi, j'ai hâte d'arriver à Cacouna; ma décision finale et irrévocable est prise. Adrienne que pourra.

CHAPITRE V

A LA DEMEURE D'ADRIENNE

Quand Lamberte vit Adrienne entrer en compagnie de Sylvio Trudel, elle manifesta immédiatement d'un geste protestataire sa désapprobation de la conduite écervelée de la jeune fille.

Elle s'écria:

— Mais, ma petite Adrienne, si ton père et ta mère savaient ce que tu fais actuellement, ils en mourraient de chagrin.

Piquée, la fille fatale répondit:

— Mais qu'est-ce que je fais de mal, Lamberte?

La vieille scrupuleuse leva les bras au ciel:

— Ce que tu fais de mal, tu oses me le demander? Qu'est-ce que les voisins vont dire quand ils apprendront que tu es entrée ici en pleine nuit avec un inconnu?

— Les voisins, pour moi, c'est la moitié de rien. J'aime Sylvio, je l'amène ici chez moi. Un point, et c'est tout.

Lamberte baissa la tête et garda le silence.

Adrienne lui ordonna:

— Va préparer deux verres de Scotch, veux-tu?

Quand elle revint, avec les deux verres sur un cabaret, le spectacle qu'elle vit lui fit échapper et les deux verres et le cabaret par terre.

Enlacés Sylvio et Adrienne s'embrassaient voluptueusement.

— Je ne tolérerai pas ça, dit la vieille.

— Tu oublies, railla Adrienne, que tu n'es que servante ici.

Lamberte protesta:

— C'est vrai que je ne suis qu'une servante, ta servante, Adrienne. Mais je suis autre chose, je suis la servante du Bon Dieu et je ne permettrai pas qu'un péché mortel soit commis dans la maison de tes parents.

La fille fatale se révolta.

Elle demanda:

— Comment t'y prendras-tu pour m'empêcher de fauter?

— C'est bien simple, je ne vous quitte pas d'une semelle, tant que vous serez tous les deux ensemble.

Adrienne perdit complètement la tête et ordonna à celui qu'elle aimait:

— Prends Lamberte dans tes bras et va la porter dehors, referme la porte à clef et reviens ici.

Très pâle, Lamberte dit:

— Attention, monsieur, je suis forte, et j'ai les ongles longs.

Mais Sylvio, s'il n'était pas parfait, était loin d'être un saligaud et un batteur de femmes.

Comme il hésitait, Lamberte lui dit:

— Allez-vous abuser de l'amour d'Adrienne, monsieur? Allez-vous prendre ce qu'elle vous offre dans un moment de folie pas-

sagère? Non, non, vous ne ferez pas cela, car je crois que vous êtes un gentleman.

Sylvio prouva alors qu'il était le gentilhomme moderne, tel que venait de le dire Lamberte.

Il s'assit et dit:

— J'accepte que vous demeuriez avec nous, ma bonne vieille; j'allais, à la demande de celle que j'aime, commettre une faute grave qui eut pu briser et détruire l'avenir de mademoiselle. Je vous en demande pardon.

Colérique, Adrienne dit:

— Ainsi, c'est ça ton amour pour moi, Sylvio, tu te laisses mener par le bout du nez par une vieille scrupuleuse. Eh bien, va-t-en.

— Non, fit le jeune homme, je ne m'en irai pas, car ta colère te rend injuste; quand tu seras redevenue calme, tu comprendras toi-même l'injustice de ton attitude actuelle.

— Va-t-en, répéta Adrienne.

Il y eut alors un silence pendant lequel Sylvio Trudel ne bougea pas de son fauteuil.

A la fin, la jeune fille fatale tendit la main vers son compagnon et dit:

— Donne.

— Donne, que veux-tu dire?

— Donne la lettre.

Sylvio consulta l'heure à sa montre-bracelet:

— Tu as encore deux heures à attendre, ma chère, avant qu'il soit quatre heures du matin; nous allons, que tu le veuilles ou non, respecter l'entente que nous avons conclue au cabaret de la Louve hier au soir. A quatre heures exactement et pas une seconde avant, je te remettrai la fameuse lettre.

Pendant quelques minutes, le seul bruit que l'on entendit dans la pièce fut celui de la chaise berçante de Lamberte.

Soudain la vieille dit:

— Adrienne!

La jeune fille fatale tressaillit et dit:

— Oui, Lamberte.

— Je vais m'arracher le cœur pour te faire comprendre, petite.

— Vous arracher le cœur, que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je vais te révéler quelque chose de mon passé que personne d'autre que mon confesseur et "lui" n'ont su jusqu'à présent.

Un air de tristesse infinie se répandit sur le visage de Lamberte.

Adrienne questionna, en même temps curieuse et inquiète:

— Que veux-tu me révéler?
Lamberte commença:
— J'ai été élevée aux Trois-Pistoles.
— Oui?
— Dans ma jeunesse, j'étais un beau brin de fille.
Galant, Sylvio Trudel remarqua:
— Ça paraît encore, vous savez, Lamberte.
Celle-ci eut alors un sourire piteux et dit:
— Merci, monsieur, du compliment.
— Mais ton secret? demanda Adrienne, de plus en plus curieuse.
— Mon secret, le voici: Je tombai un jour en amour avec un étudiant qui était venu passer l'été à Trois-Pistoles. Mon amour était si grand qu'il me fit perdre la tête. Je ne sus pas attendre.
— Attendre le mariage? demanda Sylvio.
— Hélas, oui! Je succombai aux caresses de mon amant, brisant ainsi mon avenir car neuf mois plus tard... mais vous comprenez, n'est-ce pas? Un petit garçon naquit de moi et de lui dans l'infamie.
— Où est-il ce petit garçon, maintenant?
— C'est lui qui m'appelle sa tante.
— Lambert?
— Oui.
Adrienne protesta:
— Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée avec votre amoureux?
— Parce que, comme tous les hommes qui ne savent pas attendre, mon amant était un goujat.
— Mais vous auriez pu trouver un bon garçon et vous marier avec?
— J'en ai trouvé plusieurs bons garçons, mais quand, comme c'était mon devoir de le faire, je les mettais au courant de ma faute passée, ils me regardaient du haut de leur grandeur et me braquaient là.
De nouveau, il y eut un silence, un silence lourd cette fois. Silence au cours duquel le bon ange et le mauvais semblaient lutter la mort l'un contre l'autre.
A voix basse, Lamberte reprit:
— Vous, monsieur Trudel, vous êtes comme tous les hommes, un chanceux, car vous aurez toujours votre chapeau sur la tête; malheureusement, il n'en serait pas ainsi d'Adrienne. Non, non, son avenir serait brisé, car elle porterait toute sa vie le boulet

de sa faute qu'elle traînerait derrière elle sous les quolibets des passants.

Trudel comprit que Lamberte avait raison et que Victor Hugo ne disait pas la vérité quand il écrivait:

“N'insultez pas à la femme qui tombe,
Qui sait sous quel fardeau, sa pauvre âme succombe?”
Adrienne, elle aussi, comprenait.

Elle comprenait que, si elle succombait, elle perdrait non seulement l'amour de Sylvio, non seulement l'amour de Wilfrid Lebel, mais aussi et surtout l'amour de tous ses prétendants futurs.

Lamberte dit:

— Je ne suis pas instruite, moi, je ne peux pas faire de belles phrases; mes propos sont simples et frais comme un lilas de fin de mai. Non, je suis loin d'être philosophe, mais laissez-moi vous dire ceci: C'est que l'amour dépourvu d'attente et de respect de la personne aimée, l'amour qui veut être complet avant qu'il ait été consacré par Dieu et par son représentant sur cette terre, le prêtre catholique, cet amour coupable, dis-je, n'est jamais destiné à vivre bien bien longtemps.

Elle ajouta:

— Quand on est pressé, c'est parce que l'amour est court et qu'on a peur que l'attente ne le fasse s'éteindre de lui-même comme un feu non entretenu.

Le silence se refit.

Il dura longtemps cette fois.

Lasse, Adrienne fut la première à s'endormir dans son fauteuil. Ce fut ensuite à Sylvio de se mettre à cogner des clous.

Sur la pointe des pieds, Lamberte s'approcha de lui et lui murmura à l'oreille:

— Dors, mon brave petit. N'aie pas peur, moi, je ne dormirai pas et je t'éveillerai à quatre heures ce matin exactement.

Sylvio sourit à la brave vieille.

Puis il s'endormit, pendant qu'un sourire errait sur son visage, un sourire de fierté.

Fierté? Mais pourquoi?

Il se l'apprit à lui-même juste au moment où son esprit allait quitter le conscient pour tomber dans l'inconscient.

S'il était fier de lui, c'était parce qu'il avait triomphé du démon charnel qui habite en tout être humain.

Comme il était envahi par le sommeil, il se dit:

“Le sacrifice de l'attente porte en lui-même sa propre récompense qui est la fierté de soi-même.”

CHAPITRE VI

LUCIENNE CADIEUX

Couchée dans son lit simple, Lucienne Cadieux dormait profondément.

Soudain, elle fit un rêve.

Dans ce rêve, Adrienne et Wilfrid Lebel se rendaient au pied de l'autel.

Les deux jeunes gens prononcèrent le double "oui" qui les unissait pour la vie.

Pourquoi Lucienne éprouvait-elle une douceur aiguë au cœur au moment où le prêtre consacrait, dans son rêve, le mariage d'Adrienne à Wilfrid? Pourquoi?

Pourquoi? Oui, pourquoi?

A ce moment, elle s'éveilla en sursaut et regarda l'heure.

Deux heures et trente a.m.

Mais qu'était-ce donc qui l'avait éveillée?

Elle le sut presque tout de suite.

En effet, la sonnerie de la porte retentit pour la seconde fois.

Alarmée, elle murmura:

— Qui est-ce qui peut venir à une heure pareille?

Précipitamment, elle se leva, endossa une robe de chambre à la hâte, descendit l'escalier et ouvrit la porte.

Wilfrid Lebel était devant elle.

Il lui sourit.

Elle s'écria:

— Mais Wilfrid, que faites-vous ici à pareille heure?

Il lui dit d'un ton léger:

— Si je vous affirme que mes intentions sont pures, Lucienne, me permettrez-vous d'entrer?

— Mais oui, voyons, et je suis anxieuse de savoir ce qui vous amène.

La sonnerie avait réveillé une autre personne dans la maison, madame Cadieux, la mère de Lucienne.

Cette brave femme parut dans le salon au moment où les deux jeunes gens venaient de s'installer.

Elle dit, surprise et avec une intonation d'anxiété:

— Wilfrid, vous ici à trois heures du matin! Mais que se passe-t-il pour l'amour du ciel?

S'adressant alors à Lucienne, le reporter lui demanda:

— Vous avez reçu ma lettre?

— Quelle lettre?

Madame Cadieux dit:

— Ce doit être la lettre que j'ai mise sur la console et dont j'ai oublié de te parler, Lucienne.

Perdue, la jeune fille répéta:

— Sur la console? Quelle console?

— Mais voyons, nous n'en avons qu'une dans la maison. Elle est là-bas dans le coin du salon.

Lucienne se dirigea vers le petit meuble, et dit:

— Je ne vois pas de lettre ici.

— Non? dit la mère, c'est incompréhensible, c'est pourtant là que je l'ai placée hier à mon retour du bureau de poste.

Lucienne demanda à Wilfrid:

— A qui cette lettre était-elle adressée?

— Mais, à vous, Lucienne.

— Etait-ce une lettre de conséquence?

— Oui, très.

— Mais où a-t-elle pu être passée?

Lebel demanda:

— Qui est venu ici hier?

Lucienne repassa la journée de la veille dans sa mémoire.

Elle dit:

— Je crois que nous n'avons eu qu'un visiteur hier, ou plutôt qu'une visiteuse.

— Qui ça?

— Adrienne Legault.

— Alors ce serait Adrienne qui aurait volé la lettre.

Lucienne protesta:

— Mais Adrienne n'est pas une voleuse!

— Je le sais, admit Wilfrid, mais il n'est pas besoin d'être voleuse pour prendre une lettre qui ne nous appartient pas, surtout quand on reconnaît sur l'enveloppe l'écriture de son fiancé.

— Oh, fit Lucienne, ainsi c'était vous qui m'écriviez?

— Oui.

— Mais pourquoi, et que me disiez-vous dans cette lettre?

Géné, le reporter regarda madame Cadieux.

Prévenante, celle-ci demanda avec un sourire:

— Je crois que je suis indiscreète, hein?

— C'est que...

— Avouez-le donc que vous hésitez à parler devant moi, Wilfrid.

- Je l'avoue.
— Alors, c'est bien simple, je vais me retirer. Je crois que ce serait mieux ainsi.
Mais Lucienne dit alors:
— Je n'ai pas de secret pour ma maman, Wilfrid.
Celui-ci rougit légèrement.
Puis il dit:
— C'est que moi, j'en ai.
Madame Cadieux se leva et quitta la pièce.

CHAPITRE VII

DE NOUVEAU CHEZ ADRIENNE

- Il était trois heures et cinq du matin.
Adrienne dormait toujours, de même que Sylvio Trudel.
La vieille Lamberte commençait elle-même à cogner des clous quand soudain Sylvio s'éveilla.
Il dit à la servante:
— Voulez-vous venir avec moi dans une autre pièce, Lamberte, s'il-vous-plaît, afin que notre conversation n'éveille pas Adrienne?
— Volontiers, allons dans la cuisine, mon château-fort.
Rendus dans cette cuisine, Sylvio entama la conversation.
— Franchement, Lamberte, demanda-t-il, pensez-vous que je serais heureux si je mariais Adrienne?
— Oui, vous seriez heureux, car il est très évident que vous êtes tous les deux en amour. Vous seriez heureux à une condition...
— Oui, oui, je sais la condition.
— Permettez-moi de la répéter malgré tout, dit Lamberte.
Elle répéta:
— On ne dira jamais trop aux jeunes la nécessité absolue de l'attente des événements. Quand on veut faire trop vite, on ne fait pas bien, car la hâte et la perfection d'un travail sont diamétralement opposées l'une l'autre. Vous savez où sont les gens qui veulent faire fortune trop vite, hein?
— Non, je ne le sais pas, où sont-ils?
— Mais, en prison!
— C'est pourtant vrai.
Lamberte reprit:
— Il en est de même de ceux qui veulent aller trop vite en amour, ils payent leurs fautes par le martyre de toute une vie.

- Vous parlez comme un curé, remarqua Sylvio Trudel, en souriant.
La vieille fille sourit elle-même et dit:
— C'est tout à fait normal que je parle comme un curé car c'est à l'école des curés que je suis allée, je n'ai jamais regretté leurs enseignements désintéressés.
Sylvio réfléchit aux paroles que venait de prononcer Lamberte et finit par dire:
— Vous avez raison, ma bonne dame, quand on sait attendre et qu'on sait sacrifier momentanément, la fierté de soi-même et de son triomphe sur la mauvaise nature est un substitut fort agréable du bonheur qui s'en vient si on respecte les lois de Dieu et des hommes.
Lamberte dit:
— Comme nous avons encore près d'une heure à attendre, racontez-moi donc votre vie, mon jeune.
— Oh, ma vie!
— Oui, vous avez dû avoir déjà des aventures amoureuses?
— Des aventures galantes, oui, j'en ai eu plusieurs, mais je n'en suis qu'à ma troisième aventure d'amour véritable.
Il lui relata alors la première affaire.
— Et votre seconde aventure? demanda Lamberte.
— J'ai une soeur dont le surnom est "bébé". Bébé Trudel avait une grande amie intime, Nina Vézina. Je tombai follement en amour avec Nina. Celle-ci était une coquette, une flirt, toute de surface, sans coeur et sans raison. Je venais de me fiancer avec, lorsque je m'aperçus à ma grande stupeur qu'elle me trompait avec un de mes confrères.
— Que faites-vous alors?
— L'esprit désemparé, le coeur déchiré, je l'abandonnai.
— Et depuis?
— Depuis, j'ai fui les femmes comme la peste jusqu'à ce que je rencontre Adrienne.
Il demanda à Lamberte:
— Dites-moi tout ce que vous savez de l'objet de mon amour?
— Que voulez-vous savoir au juste?
— Je veux savoir si, selon vous, je puis être heureux en ménage avec votre jeune maîtresse?
— Je vais vous dire ce que je sais d'Adrienne et vous prononcerez vous-même votre jugement final.
Elle dit:

— La pauvre petite a été élevée dans tous ses caprices; son père et sa mère l'ont horriblement gâtée, mais au fond, si elle est suprêmement égoïste, son égoïsme est inconscient. C'est une bonne nature, une nature généreuse.

— Mais pensez-vous que je serais heureux avec elle? répéta Sylvio.

— Si votre question m'avait été posée avant la scène qui vient de se produire, je vous aurais répondu que je ne pouvais garantir votre bonheur futur. Mais après que j'eus rabroué Adrienne et que je lui eus ordonné de ne pas faire de mal avec vous, après qu'elle se fut soumise de mauvaise grâce d'abord, mais après qu'elle se fut soumise quand même, je puis vous dire maintenant ceci: Je suis fermement convaincue que, vu la générosité de sa nature et sa loyauté innée, elle vous fera une bonne femme, Sylvio.

Le jeune homme s'écria:

— Enfin!

— Quoi?

— Quatre heures du matin exactement.

— Ah oui, je comprends.

— Vous venez assister à l'ouverture de l'enveloppe et à la lecture de la lettre?

— Oui.

— Allons.

Ils quittèrent la cuisine et longèrent un corridor...

Puis, Sylvio s'écarta pour laisser pénétrer la vieille Lamberte dans la pièce où se trouvait Adrienne Legault.

Etendue sur un canapé, Adrienne dormait toujours.

Le jeune homme et la vieille servante s'approchèrent d'elle.

Soudain, son visage s'illumina d'un sourire éthéré.

Lamberte murmura:

— C'est bien de valeur de l'éveiller, vous ne trouvez pas?

— Oui, je trouve, mais laissez-moi faire, je vais l'éveiller en beauté.

A ce moment, Adrienne ouvrit les yeux.

Puis elle sursauta et consulta sa montre-bracelet qui lui dit qu'il était plus de quatre heures du matin.

D'un geste brusque, elle s'assit sur le canapé, et dit:

— Sylvio, la lettre.

Sylvio plongea la main dans son gousset et en sortit la grosse enveloppe.

Elle tendit la main et il lui remit la missive.

CHAPITRE VIII

DECLARATION D'AMOUR

Madame Cadieux, la mère, venait de quitter Lucienne et Wilfrid.

Les deux jeunes gens se regardèrent.

Puis silencieusement, Wilfrid Lebel se leva, attira Lucienne à lui et l'embrassa longuement.

Au début, Lucienne résista, puis sa résistance faiblit. Son corps s'abandonna, passif à l'étreinte.

Puis quelque chose d'étrange se passa en elle.

Un feu mystérieux fit bouillonner son sang dans ses veines.

Elle rendit à Wilfrid caresses pour caresses.

Soudain la raison prit le dessus sur sa nature. Elle se mit à se débattre dans les bras de Wilfrid.

Celui-ci la libéra gentiment.

Elle demanda d'une voix blanche:

— Que se passe-t-il?

Il se mit à la tutoyer en souriant:

— Mais voyons, Lucienne, c'est l'extériorisation du doux sentiment d'amour qui mijote en nous depuis longtemps.

— Mais tu es fiancé à Adrienne!

Il protesta:

— Non, je ne suis plus fiancé à Adrienne. Ça, c'est une chose du passé. L'avenir maintenant s'ouvre devant nous, large, long, pur et rempli de bonheur.

— Mais je ne comprends pas.

Il ratiocina avec légèreté:

— Qui donc, se demanda-t-il, a jamais compris l'amour? Car l'amour est inanalysable. Le seul fait de mon analyse le dissout dans l'indifférence. C'est un sentiment au-dessus de la raison humaine, inexplicable et mystérieux comme le secret religieux d'un seul Dieu en trois personnes. De même qu'on n'analyse pas le nuage qui passe et la lune qui déverse ses parcelles d'argent sur l'univers endormi, de même on ne saurait analyser l'extase de l'amour.

Mais Lucienne avait un fond paysan qui n'aimait point les

dissertations creuses, sinon profondes, comme celles que venait de tenir le reporter Lebel.

Elle dit:

— Au fait, Wilfrid, veux-tu?

— Que veux-tu savoir au juste?

— Je veux savoir comment il se fait que tu sois tombé en amour avec moi.

— C'est une affaire de comparaison, Lucienne.

— Je comprends de moins en moins.

— Hier, ma chérie, je rêvai à toi et à Adrienne. Dans mon songe, vous étiez vêtues non pas de robes, mais de vos qualités et de vos défauts. Adrienne portait la mante de la fatalité; sur son chapeau il y avait des fleurs d'égoïsme et dans son regard on décelait de la gourmandise spirituelle qui la révélait comme une mangeuse de coeurs.

— Et moi, s'enquit Lucienne?

— Toi, Lucienne, tu portais une robe blanche, une robe de pureté et tu étais coiffée de dévouement, d'altruisme et de sincérité infinie.

— Ah! ah! C'est pour cela que tout à l'heure tu parlais de comparaison, je suppose?

— Oui, justement. Dans mon rêve, je vous regardais toutes les deux tour à tour, et puis soudain, mon amour comme un oiseau s'envola d'Adrienne vers toi et fit toc toc à la porte de ton coeur,

— Et que répondis-je à ce toc toc?

— Je ne sais pas, car le bruit qu'il fit m'éveilla.

Tout de suite, le jeune reporter reprit:

— Mais le temps est venu de répondre.

Il s'approcha d'elle et du doigt fit "toc toc" sur la poitrine de la jeune fille.

— Qui frappe au carreau? dit Lucienne.

— C'est un pauvre petit oiseau, un oiseau d'amour qui vient chercher sa pâte...

Après un silence, il reprit:

— L'oiseau d'amour est-il le bienvenu? Lucienne?

Elle ne répondit pas.

Il lui prit le menton et, lui soulevant la tête et plongeant ses yeux dans les yeux de Lucienne, il lui demanda dans un murmure chevrotant:

— M'aimes-tu? Dis-le moi, et rends-moi heureux.

Après une longue hésitation, elle répondit:

— Oui, je t'aime.

Maman Cadieux parut alors dans l'embrasement de la porte et demanda en souriant:

— A quand le mariage?

Lucienne éclata de rire et s'écria:

— Voyons, maman, donne le temps au curé qui se mouche.

Wilfrid interrompit:

— Avant de parler de mariage, dit-il, il y a quelque chose à régler.

— Quoi donc? demanda Lucienne, subitement inquiète.

— Viens, ma chérie.

— Y vais-je moi aussi? demanda la mère.

— Je regrette, madame, mais ça, c'est une affaire de jeunes. Vous avez assez confiance en moi pour me confier Lucienne?

— A quatre heures du matin? s'écria madame Cadieux.

La fille de celle-ci protesta:

— Quelle que soit l'heure, dit-elle, tu devrais savoir, maman, que je saurai me conduire comme d'habitude, c'est-à-dire bien.

— Va, ma fille, c'était pour rire, ce que j'ai dit.

— Où allons-nous?

— Tu vas bientôt le savoir.

Il la prit par le bras et ils sortirent.

Le jour pointait derrière l'église paroissiale de Cacouna.

L'air vif et frais du matin fouetta leur sang.

Bras dessus, bras dessous, ils déambulèrent dans la rue Principale du village.

CHAPITRE IX

LA LETTRE

Sylvio Trudel venait de remettre la fameuse lettre entre les mains d'Adrienne.

Celle-ci était à en déchirer l'enveloppe, quand la sonnerie de la porte retentit.

Lamberte dit:

— Mon Dieu! Qui cela peut-il être?

Wilfrid, lui, demeura figé sur place, tandis qu'Adrienne bondissait sur ses jambes.

Elle se dirigeait vers la porte quand de deux mots Lamberte l'immobilisa:

- Laisse faire.
- Laisse faire?
- Oui, laisse faire, Adrienne, je vais aller ouvrir moi-même.
- Très bien, va, brave Lamberte.

La vieille servante disparut pour reparaitre presque aussitôt accompagnée de Wilfrid Lebel et de Lucienne Cadieux.

Lamberte s'écria:

— Si je comprends quelque chose à cette visite matinale, mon nom est Jean-François Pouliot.

Lebel et Trudel se regardèrent, leurs regards se croisant comme deux épées de chevaliers d'autrefois.

Le reporter demanda:

- Qui êtes-vous?
- Je suis Sylvio Trudel, architecte de Montréal, et vous?
- Je suis Wilfrid Lebel, reporter de la métropole. Mais pourquoi venez-vous ici?

— Avant de vous répondre, jeune étranger, permettez-moi de vous demander ce que vous faites vous-même chez Adrienne?

— Je lui fais la cour.

— Vous lui faites la cour, avec des intentions pures?

— Evidemment, puisque je la demande en mariage.

Adrienne regarda alors Wilfrid et lui dit:

— Je regrette beaucoup ce qui arrive, mais les coeurs ça n'a pas de gouvernail.

Elle ajouta:

— Pauvre Wilfrid, je suis bien peinée de te dire que je ne t'aime plus.

Le reporter regarda alors Lucienne et leurs yeux se prirent comme s'ils étaient deux bouches.

A ce spectacle, Adrienne demeura comme éberluée.

Puis elle s'écria:

— Je suis tout simplement odieuse.

Lucienne demanda alarmée:

— Que dis-tu, ma chérie?

— La vérité. On dirait que j'ai une petite peine au coeur parce que Wilfrid est comme moi, qu'il ne m'aime plus.

— Mais comment, sais-tu, Adrienne qu'il ne t'aime plus?

— Chère Lucienne, je viens de lire votre amour mutuel dans vos regards.

— Mais pourquoi dis-tu que tu es odieuse?

— Tout simplement parce que je suis une jalouse sans amour, une jalouse à vide et une grande égoïste.

Elle expliqua davantage:

— Oui, je suis odieuse car j'aurais aimé jouir de la douleur de mon ex-fiancé à la nouvelle que je le braquais là. C'est d'un égoïsme infernal.

— Non, contredit Lucienne.

— Non?

— Non, Adrienne tu n'es plus une égoïste car l'aveu même de ton égoïsme devient la vertu de désintéressement.

La jeune fille fatale regarda longuement son amie intime.

A la fin elle lui dit:

— J'ai une autre faute à t'avouer.

— Une autre faute?

— Oui, une faute grave.

— Qu'as-tu donc fait?

— J'ai commis un vol?

— Mais qu'as-tu pu voler, ma pauvre chérie?

— Une lettre qui t'était adressée.

— Ah, enfin, dit Lucienne, voilà la clef de l'énigme.

Wilfrid Lebel demanda à son ex-fiancée:

— Adrienne?

— Oui.

— As-tu lu ma lettre?

— Non, j'étais justement pour la lire quand vous avez sonné à la porte.

— Cette lettre appartient à Lucienne, remets-la lui.

Sans la moindre hésitation Adrienne remit la grosse enveloppe à son amie de coeur, qui la prit, pour la tendre au reporter en disant:

— Mon chéri, c'est autant ta propriété que la mienne, fais-en ce que tu voudras.

Lamberte, la vieille servante, entra pour la première fois dans la conversation:

Elle dit:

— Je crois qu'il vaudrait mieux détruire cette lettre sans en rien lire.

— Non, je ne suis pas de cet avis, dit le reporter, car nous aurions pendant toute notre vie future une crotte sur le coeur tous les quatre.

“Le mystère de cette lettre non lue pourrait envenimer nos relations futures.”

“Je lis donc.”

Il termina la déchirure commencée de l'enveloppe et, en sortant un paquet de papier, il le tendit à Adrienne en disant:

— Ce sont là les lettres d'amour que tu m'as écrites. Elles y sont toutes. Prends-les et fais-en ce que tu voudras, c'est ta propriété.

Le jeune homme ajouta:

— Maintenant je lis:

Il lut:

“Chère Lucienne:

En certaines circonstances un homme est plus lâche qu'une femme. Je vous aime, Lucienne, et je crois que mon amour pour Adrienne était non seulement superficiel mais mauvais.

Comme je ne me sens pas la force de faire à Adrienne cette révélation moi-même, voulez-vous préparer les voies en lui remettant d'abord les lettres d'amour qu'elle m'a écrites?

Puis, en lui faisant lire la lettre que j'écris actuellement.

La vie peut être cruelle parfois, mais c'est la vie, que voulez-vous?

Je souhaite que ma vie à moi ne soit pas éternellement assombrie de votre refus de m'aimer, Lucienne. Car c'est vous que j'aime. Votre décision causera mon bonheur ou mon malheur perpétuel, selon que vous répondrez oui ou non à mon amour.

Mais ça va être oui, n'est-ce pas?

Car j'ai enfin vu la lumière en moi, cette lumière a éclairé mon cœur où j'ai vu votre visage si calme, si serein et si beau qui m'a fait comprendre que j'éprouvais pour vous le sentiment divin, résistant et durable à l'infini.

Attendez-moi après demain matin, je serai avec vous.

Pour la première fois, je me permets de vous embrasser.

Faites de même, voulez-vous?”

x x x

Lucienne regarda Wilfrid.

Adrienne regarda Sylvio.

Alors d'un mouvement spontané les deux couples s'enlacèrent.

Ce fut le reporter qui exprima les sentiments de tous en disant:

— Tout est bien qui finit bien!

Mais ce n'était pas la fin.

C'était plutôt le commencement.

Le commencement de deux vies d'amour, qui furent consacrées officiellement deux semaines plus tard d'un double mariage dont les habitants de Cacouna se souviennent encore.

Ce fascicule est publié à Montréal par Police-Journal Enrg., 1130 rue Lagauchetière est, Montréal. Tous droits réservés par l'éditeur. Les noms des personnages de ce roman sont fictifs et ont été choisis au hasard.

EN VENTE LA SEMAINE PROCHAINE

Parlez-moi d'amour

Georgette avait grandi entre son frère et des copains brutaux, virils, elle détestait donc la compagnie des filles.

A la mort de ses parents, tandis que Damien partait pour l'Ungava, elle acceptait l'hospitalité du docteur l'Espérance et de sa soeur.

La douceur et la charité du docteur parviendront-elles à lui faire oublier les heures d'aventure de son enfance?

**Vous ne pouvez vous tromper si vous choisissez
chez votre dépositaire le roman d'amour des
Editions Police Journal**



*Lisez
chaque
semaine*

Les meilleurs romans

Albert Brien

Le Domino Noir

Diane, la belle Aventurière

Nos Romans d'Amour

Le Cow-Boy

Guy Verchères

L'Agent IXE-13



QUELQUE CHOSE DE MIEUX...

POUR des milliers de lecteurs, voilà ce que signifie notre marque d'identification, "ÉDITIONS P J MONTRÉAL" sur chacun de nos romans, et cela depuis plus de 14 ans. Quand vous achetez un roman, exigez cette marque d'identification et vous ne serez pas déçu.